

G. W. F. HEGEL



Penser abstrait

(1807)

Traduit de l'allemand par

Christian Paquin

§1 Penser ? De manière abstraite ? Sauve qui peut ! Tous aux abris ! J'entends d'ici les hauts cris d'un traître vendu à l'ennemi et s'il se répand en imprécations c'est qu'il doit être ici question de métaphysique. Et, en effet, « métaphysique », de même qu' « abstrait » et pourquoi pas « penser » sont des mots devant lesquels tout un chacun prend la fuite, un peu comme s'il croisait un pestiféré. Mais les choses ne sont pas si graves qu'on aille expliquer ici ce que signifie penser ou encore abstraitement. Rien n'est plus insupportable à la belle société que des explications. Moi aussi je trouve assez terrible quand quelqu'un se lance dans des explications parce que, s'il le faut, je comprends tout par moi-même. Et donc expliquer la pensée ou l'abstrait est de toute façon complètement superflu ; puisque c'est justement parce que la belle société sait déjà ce qu'est l'abstrait qu'elle prend la fuite. On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas ; on ne peut non plus le haïr.

§2 Il n'est pas davantage dans nos intentions de vouloir perfidement réconcilier la belle société avec la pensée ou l'abstrait ; comme si on allait maquiller la pensée et l'abstrait pour leur donner l'apparence de propos légers si bien qu'incognito et sans avoir suscité de répulsion ils se seraient faufiletés dans la société ou même auraient été imperceptiblement contraints d'entrer en son sein, ou, comme l'expriment les Souabes, auraient été accueillis en nos murs. Et à présent, l'auteur de cette supercherie révélerait l'identité de cet hôte sinon étranger, hôte que la société aurait reconnu et traité comme un vieil ami sous d'autres atours. De tels cas-limites de la connaissance, où le monde doit être instruit contre sa volonté ont le double défaut inexcusable que les gens se sentent honteux et que le manipulateur a voulu par son artifice se faire une petite renommée si bien que honte et vanité suppriment l'effet recherché et que bien plutôt elles repoussent un enseignement acheté un pareil prix.

§3 D'ailleurs l'exécution d'un tel plan serait condamnée d'emblée puisque sa mise en œuvre implique que le mot de l'énigme ne soit pas dit à l'avance. Or ceci s'est déjà produit dès l'énoncé ; or si cet essai procédait en employant une telle ruse, ces mots n'auraient pas dû apparaître dès le tout début mais, comme les ministres de la comédie, traverser toute la pièce en pardessus et ne se déboutonner qu'à la

dernière scène pour laisser briller l'étoile de la sagesse. Le déboutonnage du pardessus métaphysique ne ferait pas grand effet au contraire du déboutonnage ministériel, puisque, tout ce qu'il dévoilerait, ne serait rien de plus que quelques mots ; l'essentiel de la plaisanterie devrait en effet consister en ceci que la société possédait depuis longtemps la chose elle-même ; pour finir elle ne gagnerait donc qu'un nom, tandis que l'étoile du ministre signifie quelque chose de plus réel, une bourse avec de l'argent.

§4 Ce qu'est la pensée, ce qu'est l'abstrait, que toute personne présente le sache, on le présuppose dans la bonne société et c'est dans une telle société que nous nous trouvons. La question est seulement de savoir qui pense abstrait.

§5 Notre intention, comme déjà rappelé, n'est pas de les réconcilier avec ces choses, d'exiger d'eux de se confronter avec quelque chose de difficile, d'en appeler à leur conscience pour leur faire saisir que d'une manière frivole ils négligent ce qui pour un être doué de raison est digne de son rang et de son état.

§6 Notre intention est bien plutôt de réconcilier la belle société avec elle-même si elle ne se fait pas un cas de conscience de sa négligence mais si elle conserve néanmoins dans son for intérieur un certain respect devant la pensée abstraite comme devant quelque chose de grand et en détourne le regard, non parce qu'elle lui paraît peu importante mais à l'inverse parce qu'elle lui paraît être une *espèce*, quelque chose de particulier, une chose par laquelle on ne se distingue pas dans la société ordinaire comme dans des habits neufs. La belle société voit bien au contraire la pensée abstraite comme une chose par laquelle on s'isole ou on se rend ridicule comme dans des habits misérables ou, tout aussi bien dans des habits riches, sertis de pierres précieuses ou ornés d'une broderie coûteuse mais devenue depuis longtemps une antiquité.

§7 Qui pense de manière abstraite ? L'homme non cultivé, pas l'homme cultivé.

§8 Si la bonne société ne pense pas abstrait, ce n'est pas que ce soit trop facile ou trop bas, bas au regard de la position sociale, pas

davantage en invoquant une distinction affichée et vaine qui se place au-dessus d'une activité à laquelle elle ne parvient pas à se livrer mais à cause de l'insignifiance intrinsèque de la chose.

§9 Le préjugé envers la pensée abstraite et le crédit dont elle jouit sont si grands que des connaisseurs vont d'avance subodorer qu'il s'agit d'ironie ou de satire ; mais comme vous êtes des lecteurs de la Morgenblatt, vous savez qu'un prix récompense une satire et que donc je préférerais croire pouvoir le gagner plutôt que de livrer ici mon matériau sans autre forme de procès.

§10 Je n'ai besoin pour mon propos que de fournir quelques exemples dont chacun admettra qu'ils l'étaient. Un meurtrier, donc, est conduit au lieu d'exécution. Des dames, peut-être, font remarquer que c'est un bel homme, intéressant et vigoureux. Le peuple trouve la remarque atroce : quoi, un meurtrier, beau ? Comment peut-on penser aussi mal et dire d'un meurtrier qu'il est beau ; sans doute ne valez-vous guère mieux ! Ceci est une dépravation de mœurs qui règne chez les personnes distinguées ajoutera peut-être le prêtre qui connaît le fond des choses et des cœurs.

§11 Celui qui s'y connaît en hommes retrace le chemin suivi par le criminel, trouve qu'il a bénéficié d'une mauvaise éducation, que les situations familiales de son père et de sa mère étaient mauvaises, que pour un délit mineur on l'a sanctionné avec une dureté inouïe, ce qui l'a rendu amer face à l'ordre bourgeois, il se rebelle en retour, ce qui le chasse hors de la société et ne lui permet plus de se maintenir qu'en commettant des crimes. Il peut se trouver des gens qui, lorsqu'ils écoutent de telles choses vont dire : il veut excuser ce criminel. Car je me souviens dans ma jeunesse avoir entendu un maire se plaindre que les écrivains vont trop loin et qu'ils cherchent à éradiquer le christianisme et la moralité ; l'un d'eux aurait écrit une défense du suicide, horrible vraiment trop horrible. En questionnant davantage il s'avéra qu'il s'agissait des *Souffrances du jeune Werther*.

§12 Penser abstrait, cela signifie ne rien vouloir voir dans le meurtrier que cette chose abstraite, à savoir qu'il est un meurtrier et en pointant cette seule caractéristique détruire en lui tout autre élément humain. Le

monde leipzigois, fin et sensible, se comporta d'une tout autre façon. Il couvrit de fleurs et enrubanna de couronnes la roue ainsi que le criminel qui y était attaché. Mais c'est de nouveau l'abstraction opposée. Les Chrétiens peuvent tresser des couronnes de roses ou plutôt couvrir la croix de roses, l'enrubanner. La croix est depuis longtemps le gibet et la roue sacralisés. Elle a perdu sa signification unique d'être l'instrument d'une punition déshonorante et figure au contraire la douleur la plus intense et le rejet le plus total, couplés aux félicités les plus joyeuses et à l'honneur divin. La croix leipzigoise, au contraire, enrubannée de roses et de violettes est une réconciliation à la Kotzebue, une sorte de compatibilité vulgaire entre la sensibilité et le mal.

§13 A l'inverse, j'ai entendu autrefois une simple vieille femme, une dame des hôpitaux, détruire l'abstraction du meurtrier et faire revivre son honneur. La tête coupée était posée sur l'échafaud et il y avait du soleil ; comme c'est beau, dit-elle, que la grâce du soleil de Dieu illumine la tête de Binder ! Tu n'es pas digne que le soleil t'éclaire - dit-on à un gredin qui vous met en colère. Cette femme voyait que la tête du meurtrier était éclairée par le soleil et donc qu'elle en était encore digne. Elle l'a élevé de la punition de l'échafaud à la grâce du soleil de Dieu, n'obtint pas le pardon au moyen de ses violettes et de sa sensiblerie vaniteuse mais le vit accéder à la grâce par le soleil très haut.

§14 La vieille, vos œufs sont pourris, dit l'acheteuse à la marchande des quatre saisons. Quoi, rétorque celle-ci, mes œufs, pourris ? C'est elle qui est pourrie ! Vous pouvez dire ça de mes œufs ? Vous ? Votre père n'était-il pas dévoré par les puces sur la grand-route ? Votre mère n'est-elle pas partie avec les Français et votre grand-mère morte à l'hôpital – que pour son foulard clinquant elle se procure une chemise entière ; on sait bien d'où lui viennent le foulard et les casquettes ; s'il n'y avait pas les officiers plus d'une ne serait pas vêtue de cette manière et si les honorables dames faisaient plus attention à son économie domestique plus d'une serait en prison – qu'elle reprise les trous de ses chaussettes ! – Bref, elle ne trouve en elle rien de bon. Elle pense de manière abstraite et la comprend d'après l'écharpe, la casquette, la chemise etc. comme d'après les doigts et les autres parties, même d'après le père et toute la lignée, tout cela au nom du crime d'œufs

pourris : tout en elle prend la couleur des œufs pourris, alors que les officiers dont parlait la femme des quatre saisons – et si, comme on peut se le demander, elle est crédible – doivent voir de toutes autres choses en cette cliente.

§15 Pour en venir de la servante au serviteur alors aucun serviteur n'est plus mal loti qu'au service d'un homme de peu de condition aux revenus faibles et d'autant mieux loti que son maître est distingué. De nouveau, l'homme commun pense plus abstraitement, il fait le distingué devant le serviteur ; il se tient à ce seul prédicat.

§16 Le serviteur n'est nulle part ailleurs mieux que chez les Français. L'homme distingué se comporte familièrement avec son serviteur ; le français est même très ami avec lui ; celui-ci, quand ils sont seuls tient toute la conversation, qu'on regarde Jacques et son maître, le maître ne fait rien d'autre que prendre du tabac à priser et regarder l'heure et il laisse le serviteur s'occuper de tout le reste.

§17 L'homme distingué sait que le serviteur n'est pas seulement un serviteur mais qu'il connaît les nouveautés en ville, qu'il connaît les filles, qu'il a de bons plans en tête ; il l'interroge là-dessus et le serviteur peut dire ce qu'il sait.

§18 Chez le maître français, ce n'est pas le seul droit qu'ait le serviteur. Il peut aussi mettre le sujet sur le tapis, avoir son opinion et l'affirmer et si son maître veut quelque chose, pas question de donner un ordre, il lui faudra convaincre son serviteur de son opinion, puis l'appuyer par une bonne parole, afin que son opinion ait le dessus.

§19 A l'armée, la même différence intervient ; chez les Prussiens, le soldat peut être roué de coups, il est donc une canaille ; car celui qui a le droit passif d'être roué de coups est une canaille. Le simple soldat est donc pour l'officier l'abstraction du sujet qu'on peut rouer de coups, sujet duquel un homme qui a un uniforme et porte une épée doit s'occuper, quitte à s'en remettre au diable.